

## CRITIQUE D'UN SOCIOLOGUE DANS LE PETRIN.

Monsieur André Gorz, ce penseur de la gauche bourgeoise qui fit, en 1980 ses 'Adieux au prolétariat' (Adieu Monsieur Gorz !) prend en 1988 la peine de récidiver dans sa critique du Marxisme (cf. "Metamorphoses du travail. Quête du sens. Critique de la raison économique.") Comme quoi Lénine avait bien raison il y a déjà trois quarts de siècle lorsqu'il montrait que, livre après livre, les bourgeois éprouvent toujours le besoin de noircir des centaines de pages pour critiquer un marxisme qu'ils ont déjà proclamé mort et dépassé.

Si nous prenons la peine ici de consacrer quelques pages au livre de Monsieur Gorz, ce n'est pas qu'il en vaille la peine, c'est que, par sa seule existence et les problèmes qu'il soulève, il montre combien la seule question actuelle est celle du communisme et que toute critique de la société présente qui ne se place pas ouvertement sur le terrain du programme communiste et de la révolution, est condamnée à retomber dans le réformisme le plus éculé et la plate utopie petite-bourgeoise.

Comme à l'accoutumée dans ce genre d'ouvrage, pour critiquer Marx, l'auteur va d'abord être amené à le falsifier. La question centrale du livre est celle-ci : comment échapper à l'aliénation du travail, dès lors que tout le travail actuellement est effectué sous forme de travail industriel et que l'industrie porte en elle-même les critères de la rationalisation capitaliste ?

L'auteur feint de croire que ce dilemme échappe à Marx et est donc générateur de contradictions dans l'oeuvre communiste. Marx aurait été, comme d'autres penseurs du '19<sup>e</sup> siècle', un chantre de la libération par le travail, thème qui aurait parcouru le mouvement ouvrier traditionnel, fondé sur le métier, jusqu'au stalinisme avec son culte de l'ouvrier modèle etc.

Or Marx n'aurait jamais pu commettre cette erreur, car Marx ne traite pas, dans sa critique de l'économie politique, du 'travail' comme catégorie abstraite, mais de la forme du travail dans la société capitaliste, à savoir le travail salarié, qui ne peut en aucun cas être considéré comme libérateur, car le travail salarié, bien qu'il mette en scène le travailleur dit 'libre', est la forme historique d'esclavage la pire qui ait jamais existé et Marx le sait.

Pourtant Monsieur Gorz, qui n'est visiblement pas un ignorant de l'oeuvre de Marx se révèle incapable d'en interpréter les passages les plus explicites sur ce sujet et qu'il a pourtant parfaitement su dénicher là où ils se trouvent. La soi-disant 'contradiction' exposée par Monsieur Gorz réside en ceci :

- Marx décrit le caractère aliénant et déshumanisant du travail de l'ouvrier moderne.

- Il pose l'essence de cette aliénation dans le fait que l'ouvrier affronte du capital, et non dans la forme technique même de ce travail (grande industrie).

- Il se trompe donc lorsqu'il pense que le travail industriel peut devenir épanouissant lorsque les ouvriers seront organisés en producteurs associés et seront propriétaires de moyens de production.

- Pour cela il est obligé de repousser la liberté et la

réalisation de l'homme hors de la sphère du travail, ce qui est contradictoire.

Force nous est de dire ici que la contradiction n'existe que dans la tête de Monsieur Gorz. Elle est d'ailleurs normale car, en bon bourgeois, Monsieur Gorz, qui écrivait aussi sous pseudonyme dans le 'Nouvel Observateur', est incapable de distinguer entre ce qui ressort de l'individu et ce qui appartient au caractère social de l'homme. Il est également incapable de saisir quand et comment une contradiction se déploie dialectiquement à travers le développement historique.

Nous saisissons donc ici l'occasion pour rappeler brièvement les positions cardinales du programme communiste concernant le travail, et sa forme moderne bourgeoise : le travail salarié.

Le travail de l'artisan ou du paysan dans les sociétés pré-capitalistes, où l'échange ne dirige pas la production, mais où la satisfaction des besoins immédiats joue encore un rôle, ce travail donc, respecte une certaine intégrité de l'individu en ce qu'il permet son épanouissement à travers l'exercice d'une activité productive. Mais le corollaire de cet épanouissement individuel est précisément, dialectiquement, la limitation de cet individu sur le plan social. La sphère dans laquelle cet individu se meut est limitée à l'horizon borné du champ ou de l'atelier. C'est même cette limitation qui est la condition de son épanouissement dans le travail individuel. (Il faut d'ailleurs signaler ici que, tout étant relatif, les tenants de ce que Marx appelait le 'socialisme réactionnaire' dans le Manifeste, et auxquels s'apparente Monsieur Gorz, font ici référence à quelques individus des sociétés passées : l'artisan maître de son ouvrage, le paysan moyen en dehors des périodes de disette etc. Car ni l'esclave, ni le serf, ni même le compagnon ne jouissent forcément d'un profond épanouissement individuel lorsqu'ils suent à la tâche).

Certes le mode de production capitaliste a définitivement éliminé cette dimension de réalisation individuelle à travers le travail. Or, et c'est là une contradiction qui, parce que dialectique, échappe définitivement à l'entendement moyen petit-bourgeois, le programme communiste a osé dire que CE FUT LA SON MERITE. La grande oeuvre du MPC a été précisément de SOCIALISER LA PRODUCTION, c'est-à-dire de mettre en commun les différentes forces de travail individuelles à l'oeuvre dans la société pour les regrouper en un VASTE RESEAU SOCIAL à partir duquel est enfin possible L'APPROPRIATION COLLECTIVE, PAR TOUS LES MEMBRES DE LA SOCIETE, DE L'ENSEMBLE DES FONCTIONS PRODUCTIVES DE CELLE-CI.

Mais en même temps, Marx et Engels ont toujours montré que cette SOCIALISATION n'était possible que parce que précisément l'emprise individuelle du travailleur sur le procès de son travail et le produit de son travail étaient détruites par le progrès des forces productives. Si apologie il y a, c'est une apologie HISTORIQUE d'un mouvement HISTORIQUE et non l'apologie immédiate d'un mouvement que les communistes savent pertinemment être porteur de la destruction de l'individu et de la souffrance de générations et de générations d'ouvriers. C'est bien là d'ailleurs ce qui différencie le regard du dialecticien communiste de celui du moraliste petit-bourgeois. Le premier sait que le mouvement historique a lieu DE TOUTES LES FACONS sans lui; le second reproche à l'histoire sa méchanceté et cherche des aménagements à une situation qui lui paraît

insupportable. (1)

Monsieur Gorz, qui comme beaucoup de sa génération a été stalinien et aujourd'hui s'en repent, a cru à la 'libération par le travail'. Il reproche donc à Marx d'y avoir cru aussi. Mais il lui reproche également d'avoir senti que cela n'était pas possible, et donc d'avoir repoussé la 'sphère de la liberté' hors des heures de travail, là où commence le véritable épanouissement de l'être humain. Jaloux de cette contradiction, notre petit-bourgeois propose sa propre solution : oui le travail industriel ne peut pas être porteur de libération, oui il permet de réduire globalement le temps que la société passe à produire et reproduire ses moyens d'existence, la solution est toute trouvée : il faut donc réduire le temps de travail (mais attention, notre petit-bourgeois ajoute précautionneusement le mot PRO-GRES-SIVE-MENT. Après tout il n'est pas question ici de révolutionner quoi que ce soit).

On retrouve là la technique habituelle des critiques 'connaisseurs' du marxisme (pour les crétins, ils nous inquiètent moins, ils se rangent d'emblée dans la catégorie 'des adversaires déclarés' dont la gauche disait qu'ils forment nos adversaires préférés). Sur le terrain de la réduction du temps de travail, notre homme aura du mal à battre ces champions qu'étaient les révolutionnaires du (horrosco referens !) '19' siècle'.

Devinette. Sachant qu'en 1848 et compte tenu du degré de développement des forces productives d'alors, le dénommé Engels affirmait que la seule socialisation de la production sous l'égide de la communauté des producteurs associés permettrait de réduire DE MOITIE la journée de travail, alors de douze heures, de combien peut être réduite aujourd'hui en 1988 la journée de travail de huit heures sur la base du développement des forces productives en vigueur ?

Disons de moitié. ET TOUT DE SUITE. L'humanité d'aujourd'hui, dès la dictature du prolétariat, travaillera quatre heures. Mais ceci ne suffit pas encore à faire taire les lamentations de Monsieur Gorz. Car ces quatre heures s'effectueront toujours comme TRAVAIL INDUSTRIEL, et le travail industriel est en soi aliénant, destructeur de la personnalité etc.

Or Monsieur Gorz persiste à écrire "travail industriel" là où il faudrait lire en fait "travail salarié". En effet, c'est parce que la machine est du capital (capital fixe), incarnation du pouvoir du capital sur l'ouvrier, qu'elle incarne le renversement, l'expulsion du producteur immédiat du processus de production. Marx n'a rien fait d'autre que de montrer comment, dans ces conditions historiques le travail devenait un fardeau et un sacrifice.

En fait la critique de Marx s'exerce dans deux directions à la fois. En priorité elle fait le procès de l'économie politique capitaliste et montre (et ceci dès 1844) que dans le contexte du salariat, l'activité productive de l'homme se transforme en un fardeau aliénant. En même temps, il montre que la solution ne réside pas dans le simple fait de décréter comme Fourier que le travail doit devenir un jeu. Tout travail exige en fait une dépense d'énergie, qu'elle soit physique ou intellectuelle, de la part de l'homme qui cherche à atteindre son objet, et ce d'autant plus que ce dernier est plus complexe. La solution historique réside dans la libération de l'activité productive des chaînes du salariat. Le travail "libre" n'est pas forcément synonyme de facilité et de jeu.

"Les travaux vraiment libres, la composition musicale par exemple, c'est diablement sérieux, cela exige même l'effort le plus intense. Le travail de production matérielle ne peut revêtir ce caractère que 1./ si son contenu social est assuré; 2./ s'il est d'un genre scientifique et devient en même temps du travail général, si de force naturelle ayant subi un dressage déterminé, le labeur humain en fait le sujet du processus de la production, non plus sous un aspect brut et primitif, mais comme activité régulatrice des forces de la nature."

(Grundrisse. Pléiade T.1 p.290)

Marx montre dans les Grundrisse, que la grandeur historique du capitalisme, est de diminuer historiquement le temps de travail nécessaire, mais que sa pauvreté historique est de se servir de ce fantastique instrument de libération pour ENCHAINER L'HOMME AU SURTRAVAIL, permettant à QUELQUES-UNS (dont Monsieur Gorz, qu'il nous pardonne cette perfide mesquinerie, mais il est vrai que cela nous démange) de bénéficier du temps libre dégagé par le SURTRAVAIL D'AUTRUI. La voilà, la seule contradiction, la contradiction historique du mode de production capitaliste.

'Le capital est contradiction en acte : il tend à réduire au minimum le temps de travail, tout en en faisant l'unique source et la mesure de la richesse. Aussi le diminue-t-il dans sa forme nécessaire pour l'augmenter dans sa forme inutile, faisant du temps de travail superflu la condition - question de vie ou de mort- du temps de travail nécessaire. D'un côté, le capital met en branle toutes les forces de la science et de la nature, il stimule la coopération et le commerce sociaux pour libérer (relativement) la création de la richesse du temps de travail; d'un autre côté, il entend mesurer en temps de travail les immenses forces sociales ainsi créées, de sorte qu'il en contient, immobilise et limite les acquis. Forces productives et relations sociales - double principe du développement de l'individu - ne sont et ne signifient pour le capital que de simples moyens pour se maintenir sur sa propre base étroite. En réalité, ce sont là des conditions matérielles qui feront éclater les fondements du capital.'

(Marx. Grundrisse. Pléiade Oeuvres T.2 p.306-307)

Car voilà ce que Monsieur Gorz 'oublie' : le mode de production capitaliste n'est pas une forme technique, c'est une forme sociale de production : son but n'est pas de réduire le temps de travail pour permettre le plein épanouissement de l'individu, son but est la PRODUCTION D'UNE QUANTITE MAXIMUM DE PLUS-VALUE. A la limite, qu'il utilise pour cela comme moyens techniques la machine à faire des bulles de savon plutôt que la machine à vapeur ou l'électronique n'a en soi aucune importance. Ce qui compte c'est que le but social a utilisé et favorisé l'émergence et le développement de la machine à vapeur puis de l'électronique, plutôt que de la machine à faire des bulles de savon. Ce sont là des moyens utiles au capital, mais dont les effets produits enferment le capital dans une contradiction mortelle : en développant les possibilités de réduire le travail nécessaire à une expression minimale, le mode de production capitaliste produit les bases d'une société où LE TEMPS DE TRAVAIL CESSERA D'ETRE LA MESURE DU DEVELOPPEMENT DE L'INDIVIDU.

Monsieur Gorz en arrive au point de sa démonstration où, s'il était communiste (mais alors il ne serait pas Monsieur Gorz), il saluerait ce développement inhérent au capital en ces termes :

'Un développement des forces productives qui diminuerait le nombre absolu des ouvriers, donc qui permettrait à toute la nation d'accomplir sa production totale en un temps moindre, entraînerait une révolution, parce qu'il rendrait superflue la majeure partie de la population. Nous voilà une fois de plus devant la limite spécifique de la production capitaliste; elle n'est à aucun titre une forme absolue du développement des forces productives ni de la création de la richesse; bien au contraire, parvenue à un certain point, elle entre en conflit avec ce développement. Ce conflit se manifeste en partie dans des crises périodiques qui résultent du fait que tantôt telle fraction, tantôt telle autre de la population ouvrière est rendue superflue dans son ancien mode d'emploi. La production capitaliste a pour limite le temps excédentaire des ouvriers. Elle ne se soucie nullement de l'excédent absolu du temps gagné par la société. Le développement des forces productives n'a d'importance pour elle que dans la mesure où il accroît le surtravail de la classe ouvrière et non parce qu'il diminue le temps de travail pour la production matérielle en général. Il se meut ainsi dans la contradiction.'

(Marx, Capital III, 3 Pléiade 2 p. 1044)

Et voilà pourquoi, dirons-nous en modeste écho à cette lointaine prédiction de Karl Marx, le livre de Monsieur Gorz est intéressant. Parce qu'il témoigne, comme ces livres de patrons qui trouvent les ouvriers français trop paresseux à leur goût, que la société en est arrivée à un point où le temps de travail libéré par le développement des forces productives peut et doit être récupéré par la société toute entière pour permettre le libre développement de chacun à travers l'épanouissement de tous. Que les réformistes aujourd'hui, en soient à abandonner la 'culture ouvrière du travail' (quitte pour cela à faire leurs adieux au prolétariat qui ne leur a pourtant rien demandé) et à se demander comment utiliser cette masse de temps libre générée par l'exploitation éhontée des masses prolétaires en dit long sur le degré explosif de la contradiction à laquelle est parvenue la société capitaliste aujourd'hui.

Mais là où Monsieur Gorz se mue (à son corps défendant il est vrai) en véritable propagandiste du communisme, c'est lorsqu'il livre ses propres solutions au problème, qui, il va de soi, laissent subsister l'échange marchand, le salariat, les classes et la plus-value. Monsieur Gorz montre que la situation actuelle ne peut plus durer, qu'elle est grosse de situations explosives, et qu'elle est grosse de solutions, mais comme - et le titre de son ouvrage l'indique -, il cherche un 'sens' au travail, il imagine que des voisins par exemple, se cotiseront pour l'achat d'un four afin de faire cuire eux-mêmes leur pain. Ce pain, nous apprend-il, lyrique, 'tiendra de l'oeuvre plus que du produit' (p.210). Ici, 'le plaisir d'apprendre, de coopérer, de perfectionner, est prépondérant et le souci de se nourrir subalterne.' (idem). Adieu, prolétaires ! Bonjour boulangers, boulangères et petits mitrons ! Mais quittons ces pages d'un écologisme écoeurant (de sociologie "à la mie de pain" !) pour revenir à la vision, autrement plus vaste au plan historique, du programme communiste.

Dans le communisme, l'humanité associée en une seule communauté de vie et de travail, produira selon un plan commun. Les besoins sociaux et individuels seront pris en compte, en fonction du degré de développement des forces productives nécessaires à leur satisfaction. Sur cette base, une participation obligatoire minimale à l'exécution des tâches nécessaires à la production et la reproduction des moyens d'existence de la société toute entière sera fixée. Un temps X de travail (que l'on peut compter hebdomadairement, mensuellement ou annuellement comme le demande Monsieur Gorz, peu importe. Il se pourrait même qu'il ait raison et qu'un quota de travail annuel soit plus facile, socialement, à gérer) sera demandé à chaque individu comme participation à l'effort commun.

Dans certains cas, ce travail pourra difficilement techniquement être transformé en partie de plaisir (à moins de tomber dans l'utopie psycho-sociologique à la Fourier qui estimait que, suivant les inclinaisons de leur nature, les enfants à l'âge du Caca-Boudin seraient utilisés pour curer les fosses à merde etc.). Mais il sera, premièrement, réduit dans le temps, deuxièmement effectué selon une rotation des tâches qui l'amèneront à être partagé (tous les hommes participent ainsi au travail productif qui n'est accompli aujourd'hui que par les prolétaires), troisièmement autant que possible toujours plus réduit par l'emploi de machines qui seront en priorité affectées aux travaux pénibles et dangereux, le but de la société étant de PRODUIRE POUR LA SATISFACTION DES BESOINS HUMAINS ET NON POUR PRODUIRE ENCORE PLUS DE PLUS-VALUE.

Dans le communisme, la sphère du travail nécessaire est elle-même d'ores et déjà bouleversée :

- Réduction du temps de travail
- Bouleversement de l'organisation capitaliste du travail par :
  - la disparition des formes sociales de contrôle
  - la rotation des tâches et l'abolition de la division du travail.
  - la suppression de toute la hiérarchie parasitaire et d'emplois liés à des fonctions a ou anti-sociales.
- Réduction du travail improductif
- Elargissement de la sphère du machinisme
- Abolition du travail de nuit.

Le "sens" du travail change ainsi du seul fait qu'il est accompli par la communauté humaine comme humanité consciente organisée face à la nature. Le libre développement de tous devient comme dit Marx la condition du libre développement de chacun.

La contradiction qui existe entre la sphère du travail nécessaire comme nécessité et la sphère du "loisir" comme liberté, se résout dans le communisme, parce que tout le travail y est effectué immédiatement par et pour la société (cf. critique de Marx du livre de James Mill). La nécessité devient elle-même liberté (nécessité comprise) parce qu'elle est vécue comme l'accomplissement de l'échange organique de l'homme avec la nature et avec lui-même. Il ne s'agit donc pas, comme dans la critique situationniste ou autre d'abolir purement et simplement le "travail", mais d'abolir le travail salaire pour le transformer en activité libre. Au-delà de l'accomplissement de ces tâches nécessaires irréductibles (dont le 'sens' même, pour répondre à une inquiétude de Monsieur Gorz, sera

quand même pensons-nous, changé du seul fait qu'il s'agira d'une tâche accomplie pour la communauté des hommes, et non pour un patron ou l'administration d'une société anonyme) commence le règne de la liberté. Cette affirmation est tellement claire chez Marx, qu'on ne comprend pas pourquoi Monsieur Gorz y voit une contradiction. Et à quoi sera mise à profit cette sphère de la liberté si ce n'est pas pour faire cuire son pain dans le four commun croyons-nous entendre Monsieur Gorz demander ? A vivre sa communauté dans la Gemeinwesen humaine répondons-nous. Car à aucun moment Monsieur Gorz, dans son utopie de société à la journée de travail réduite, ne nous dit qui décide de la production, qui planifie le travail de la société, qui gère les affaires communes, qui s'occupe de prévoir le développement de l'humanité, qui construit les outils nécessaires à cette dernière pour s'affranchir des contraintes naturelles, assurer son avenir, organiser son développement.

Précisément, l'homme libéré des contraintes de la production immédiate, ramenées à un minimum QUI NE PEUT PAS DISPARAITRE, QUOIQ'IL ARRIVE, et surtout libéré de l'infâme carcan des sociétés marchandes et du mode de production capitaliste, sera celui qui PRENDRA EN CHARGE SON PROPRE DESTIN. Mais jamais nous ne pourrons transcrire aussi bien ce chef d'oeuvre de PENSEE DIALECTIQUE qui toujours échappera aux petits-bourgeois réformistes, que le fit Marx en conclusion du livre III du Capital :

'A la vérité, le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures; il se situe donc, par sa nature même, au-delà de la sphère de la production matérielle proprement dite. Tout comme l'homme primitif, l'homme civilisé est forcé de se mesurer avec la nature pour satisfaire ses besoins, conserver et reproduire sa vie; cette contrainte existe pour l'homme dans toutes les formes de la société et sous tous les types de production. Avec son développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit parce que les besoins se multiplient; mais, en même temps, se développe le processus productif pour les satisfaire. Dans ce domaine, la liberté ne peut consister qu'en ceci : les producteurs associés - l'homme socialisé - règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges; et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible, dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération.'

(Marx. Capital III. Conclusion p.1488 Pléiade t.2)

Et voilà le mot d'ordre que Monsieur Gorz ne pourra jamais mettre en conclusion de son livre et de tous les livres qu'il pourra écrire tant qu'on le laissera gacher du papier :

ABOLITION DU TRAVAIL SALARIE

oOo

(1) Que Monsieur Gorz pédale dans la semoule, c'est son problème. Nous dirons même que c'est en quelque sorte sa fonction. Il est plus inquiétant de voir que cette perte du 'sens dialectique' affecte des théoriciens communistes comme Lukàcs. Ce dernier s'inquiète également des effets de l'aliénation inhérente au travail de type industriel.

En ne replaçant pas sa critique dans le contexte historique de la critique du travail salarié, Lukàcs se place dans une situation de type 'autogestionnaire' (ce qui était également l'illusion du KAPD) où il ne voit pas que cette destruction des qualités individuelles du travail est historiquement un 'mal nécessaire' pour que TOUTE L'HUMANITE récupère ses fonctions productives ETC.....